La jeunesse de George Sand d'après un livre récent

Autor(en): **Rossel, Virgile**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Wissen und Leben**

Band (Jahr): **4 (1909)**

PDF erstellt am: **23.04.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-749424

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

LA JEUNESSE DE GEORGE SAND D'APRÈS UN LIVRE RÉCENT [1])

On peut dire qu'aujourd'hui la lumière est à peu près faite sur la vie de George Sand. Mais il était nécessaire de bien connaître sa vie pour comprendre son œuvre, l'une et l'autre étant si étroitement mêlées la plupart du temps, qu'en les séparant, on risque de ne pénétrer à fond ni dans l'une ni dans l'autre.

C'est pourquoi le livre que M. René Doumic vient d'écrire sur l'auteur de la *Mare au diable* acquiert une importance particulière. Ce livre peut prétendre, en effet, à nous donner un portrait définitif de cette femme de passion et de génie qui occupe une si grande place dans la littérature française d'imagination au XIX^me^ siècle. Nombre de documents inédits ont permis, du reste, au goût sûr et à l'esprit aiguisé d'un maître de la critique, de dissiper toutes les obscurités. Il se pourra que nous n'acceptions pas tous les jugements de M. Doumic; son traditionalisme ne laisse pas d'être agressif en l'occurrence, et les hommes très convaincus ont peine, en dépit de tous leurs efforts, d'atteindre à la souveraine impartialité. La bonne foi n'est ici pas plus contestable que la science ou l'art, mais les idées et les amis de George Sand, qui déplaisent au successeur de Brunetière à la *Revue des Deux-Mondes,* ont été traités parfois avec une rigueur qui semblera excessive.

Entrons en matière, sans allonger inutilement ce préambule!

La loi de l'hérédité n'explique pas tout; elle explique bien des choses. Maurice de Saxe, qui raffolait du théâtre et qui aimait davantage les actrices, lorsqu'elles étaient jolies, remarqua une jeune artiste, M^lle^ Verrières; „de cette remarque, dit M. Doumic, naquit une fille, reconnue plus tard sous le nom de Marie-Aurore de Saxe." Ce sera la grand' mère de George Sand, qui, mariée de très bonne heure, veuve aussitôt après, retourna vivre chez sa mère, la „dame de l'opéra," épousa en secondes noces un vieux gentilhomme, Dupin de Francueil, dont elle eut un fils, Maurice Dupin, père de la romancière, et fut la plus honnête personne de France. Mais Aurore Dupin, fille de Maurice, a des origines

---

[1]) *George Sand,* par René Doumic, membre de l'Académie française. 1 vol. in -12, Perrin et C^ie^, éditeurs, Paris.

maternelles plus démocratiques. Sa mère était issue d'une famille de fort petites gens; elle s'appelait Sophie-Victoire Delaborde, elle descendait d'un marchand de serins et chardonnerets du quai des Oiseaux, et sa conduite, après la mort de Maurice Dupin, ne fut rien moins qu'exemplaire.

„Elle était tout à fait galante, lisons-nous dans le volume de M. Doumic. Elle a d'ailleurs de la religion et, pour rien au monde, ne manquerait la messe. Emportée, jalouse, bruyante à la moindre contrariété, son sang ne fait qu'un tour et lui monte à la tête. Alors ce sont des cris, c'est une tempête, c'est un débordement d'outrages . . . Sentimentale, cela va sans dire, et pourtant passionnée plutôt que tendre, elle oubliait soudain ceux qu'elle avait le mieux aimés; il y avait des trous dans sa mémoire, et dans sa conscience de grandes lacunes. Ignorante, dénuée de lettres et d'usage, comme vous pouvez croire, elle a pour salon le palier de son logement et pour relations ses voisines. Vous devinez ce qu'elle pense des aristocrates qui fréquentent chez sa belle-mère . . . Elle a de l'esprit naturel . . . Bonne ménagère . . . Elle a de la grâce, de la fantaisie au bout de ses doigts. C'est l'ouvrière parisienne, la fille des rues, l'enfant du peuple, et, comme nous dirions: la midinette.“ La grand' mère, Marie-Aurore, est une femme du monde, type de race et de fine culture, avec une mentalité et des manières d'ancien régime.

Jusqu'à la mort de Maurice Dupin, Aurore, la future George Sand, vécut avec ses parents. Elle accompagna même en Espagne, — elle avait quatre ans, — son père qui était aide de camp de Murat; il mourut au retour, d'un accident. Marie-Aurore et la femme de Maurice se disputèrent l'enfant; la grand' mère l'emporta, et c'est à Nohant, au centre de la Vallée noire, en plein Berry, auprès de la grave et cérémonieuse vieille dame, mais dans un merveilleux décor champêtre, que s'écoula presque toute la jeunesse de George Sand. Celle-ci, dans la contrainte d'une éducation qui meurtrissait sa nature rêveuse, se sentait plus irrésistiblement attirée vers Sophie-Victoire et souffrait de la savoir en butte au mépris hostile de la grand' mère Dupin. Tiraillée entre deux affections et deux devoirs, son cœur s'exalte et son intelligence s'avive par suite du dédoublement auquel elle est condamnée. En réalité, la faubourienne si spontanée et si libre qu'on lui défend d'aimer est faite de la

même chair qu'elle, et du même sang. L'immense pouvoir de sympathie qui est en elle va tout droit à cette victime. Et ceci est d'un intérêt capital pour la formation de sa jeune âme. „Elle en veut, nous montre M. Doumic, à ceux qui représentent l'autorité, la règle, la tyrannie des usages. Elle considère qu'elles sont, elle et sa mère, des opprimées . . . George Sand aura bien raison de dire plus tard qu'il ne faut chercher dans aucun motif intellectuel l'explication de ses préférences sociales. Tout chez elle vient du sentiment. Son socialisme est déjà tout entier contenu dans ses souffrances enfantines."

Il fallait une décision suprême. La grand' mère, dont la santé était chancelante et qui s'inquiétait de l'avenir d'Aurore, se résolut à employer les moyens énergiques pour détacher à jamais la fille de la mère. „Elle fit appeler l'enfant près de son lit et, hors d'elle-même, la voix étouffée, elle lui révéla tout ce quelle aurait dû lui cacher, elle lui découvrit tout le passé de Sophie-Victoire, elle lâcha le grand mot, l'affreux mot de femme perdue." Quelle impression foudroyante ces cruelles confidences ne durent-elles pas produire sur les treize ans de George Sand! Elle nous en a parlé, dans *l'Histoire de ma vie:* „Ce fut pour moi comme un cauchemar; j'avais la gorge serrée; chaque parole me faisait mourir." Dans ces conditions, l'entrée au couvent lui apparut comme une délivrance. La vie intense et recluse du cloître s'empara d'elle. Jusqu'alors, sa grand' mère, quelque peu voltairienne, l'avait tenue à l'écart des émotions religieuses. Aurore fut tentée un moment de prendre le voile. Son confesseur ne l'y encouragea point. Au bout de dix-huit mois, elle rentrait à Nohant.

Aurore s'appartient tout entière. Son précepteur, qui est régisseur et chasseur enragé plus que pédagogue, l'excite à l'indépendance, lui met un fusil en mains, l'engage à s'habiller en homme. Elle savoure l'ivresse de la liberté reconquise, de la nature retrouvée. Elle dévore, sans choix, philosophes, moralistes et poètes. La *Nouvelle Héloïse* de Rousseau, le *René* de Chateaubriand sont ses livres de chevet. Elle n'a plus besoin de personne pour la guider, ni pour la protéger: „J'ai dix-sept ans et je sais marcher." Vagues délices de la mélancolie, fortes voluptés de la solitude, poésie troublante des larges horizons et des vastes silences, impatience de tous les jougs, désir confus d'embrasser tout l'univers

et toute la vie, telle est la psychologie de George Sand à l'aube de la vingtième année.

„Tu perds en moi ta meilleure amie." Ces derniers mots de la grand' mère à la petite-fille, quelques heures avant la mort, ne tardèrent point à se vérifier. Sophie-Victoire réclame son enfant et l'entraîne à Paris. Mais Aurore, qui s'est affinée au contact de M^me^ Dupin de Francueil, ne peut s'accommoder de l'existence décousue et tapageuse où l'introduit „cette femme du peuple restée galante et qui ne se résigne pas à vieillir." Elle est une héritière. Les coureurs de dot ne manqueront pas. Elle entre dans le mariage comme, jadis, elle était entrée au couvent, pour échapper à un milieu qui l'écrasait. Un hobereau d'assez jolie tournure, le baron Casimir Dudevant, accepte gaîment le redoutable honneur d'épouser M^lle^ Aurore Dupin, qui a de la beauté, du charme et des rentes. Elle était, proprement, une déséquilibrée, avec d'étranges sautes d'humeur, de longs abattements succédant à des crises d'agitation, le calme triste de Marie-Aurore s'alliant à la fougue débridée de Sophie-Victoire.

Qu'était-ce que Casimir Dudevant? Il était du „gros tas," comme nous disons. Un bon garçon médiocre, avec une dose suffisante d'égoïsme, de paresse et de vanité. „M. Dudevant, a fait spirituellement observer M. Emile Faguet, ne semble avoir eu d'autre défaut que d'être un homme ordinaire, ce qui du reste est insupportable à une femme supérieure; et la réciproque est vraie." Mari effaré d'abord, bientôt fatigué, il essaya vainement d'imposer son idéal terre à terre à une compagne qui rêvait l'impossible. Puis, il se débaucha. Une liaison platonique, très douce et très pure, avec Aurélien de Sèze, hâta le dénouement: Aurore Dudevant se rendit mieux compte de l'incompatibilité foncière qui creusait une sorte d'abîme moral entre elle et son mari. Ses deux enfants auraient pu la river au foyer conjugal. Elle ne les abandonnera pas, mais elle va au plus pressé, qui est de rompre avec le baron. Elle se découvre une vocation d'écrivain. Paris l'appelle, ce Paris d'émeute, de génie et de gloire, qui vient d'achever une révolution, de se battre pour *Hernani,* de saluer d'un joyeux applaudissement les *Contes d'Espagne et d'Italie* de Musset, de se griser de musique au premier concert de Paganini. Elle y arrive, au commencement de Janvier 1831.

Cette émancipée est dans son élément. Elle a rencontré quelques amis berrichons dans la capitale: Félix Pyat, Jules Sandeau, de Latouche. La mode s'y prêtant, elle revêt le costume masculin. Ainsi accoutrée, elle part pour le pays de Bohème. Les théâtres, les clubs, les ateliers des peintres, les musées et les rues, elle traverse tout cela, en „redingote guérite," en chapeau gris, pantalon et gilet pareils, d'un pas léger et d'un air dégourdi de petit étudiant. C'est la liberté. Par conséquent, c'est le bonheur. Mais est-il un bonheur parfait, sans l'amour?

Jeune femme en rupture de ban, elle ne s'embarrassera guère de scrupules, ni de préjugés. Son entourage n'est point pour la saturer de pensées austères. Le langage des sens n'est pas moins persuasif que celui du talent. Aimable, mignon et déluré, „comme le colibri des savanes parfumées," voici Jules Sandeau qui s'offre à prodiguer à cette „âme avide d'affection" les trésors d'une tendresse „de toute la vie, que rien ne rebute et que tout fortifie." Le coup de foudre romantique! Elle mande à l'un de ses camarades: „Jules m'a rattachée à une existence dont j'étais lasse et que je ne supportais que par devoir, à cause de mes enfants. Il a embelli un avenir dont j'étais dégoûtée d'avance et qui m'apparaît maintenant tout plein de lui, de ses travaux, de ses succès, de sa conduite honnête et modeste. Ah! si vous saviez comme je l'aime!" L'illusion sera courte. Le 15 juin 1833, nous sommes à la dernière page de l'idylle: „Je ferai un paquet des quelques hardes de Jules restées dans les armoires et je les ferai porter chez vous... Epargnez-lui le chagrin d'apprendre qu'il a tout perdu, même mon estime. Il a sans doute perdu la sienne propre; il est assez puni." L'amour libre ne lui réussirait-il donc pas mieux que le mariage? Son goût de maternité amoureuse — Sandeau avait sept ans de moins, Musset aura six ans, Chopin cinq ans de moins qu'elle — survivra malgré toutes les catastrophes.

Entre temps, elle avait composé, en collaboration avec le „colibri des savanes parfumées," un roman quelconque. La tutelle du cœur avait pris fin, et son génie pouvait se passer de tutelle. Aurore Dudevant s'appliquera le mot de *Médée:* „Moi, dis-je, et c'est assez." Elle est riche d'expériences douloureuses, elle a complété sa provision de révoltes contre les esclavages et les misères de l'humaine destinée. En route pour la littérature!

Son stage dans le journalisme fut rapide. Son ami Henri de Latouche dirigeait le *Figaro,* qui, en 1832, était une bien modeste gazette. Il lui servit de parrain. Mais, quoiqu'on fût „payé sept francs la colonne," elle ne persévéra pas dans une carrière qui n'était point pour elle. M. Doumic l'a marqué avec humour: „Vous savez quel est le grand principe en matière d'articles de journaux: les plus courts sont les meilleurs. Aurore était déjà au bout de son papier, qu'elle n'avait pas encore commencé. Le mieux était de ne pas s'obstiner. Elle renonça au dernier des métiers, si lucratif qu'il pût être." Dès ses débuts dans les lettres, elle a cette facilité d'invention et cette abondance verbale qu'on admire fort mais qui sévissent un peu trop dans tous ses ouvrages. Elle était née pour le roman, pour en vivre et pour en faire. Ne nous a-t-elle pas confié ceci? Tout enfant, pour la tenir tranquille, on avait imaginé de l'emprisonner entre quatre chaises. Pour distraire sa captivité, la fillette arrangeait des histoires. „Je composais à haute voix, rapporte-t-elle, d'interminables contes que ma mère appelait mes romans... Elle les déclarait souverainement ennuyeux, à cause de leur longueur et du développement que je donnais aux digressions... Il y avait peu de méchants êtres et jamais de grands malheurs." L'instinct avait devancé le talent. De plus, elle avait la faculté de reconstituer avec une fidélité prodigieuse tous les spectacles qui avaient frappé son regard. Grâce à un phénomène d'hallucination consciente, elle revoyait, fût-ce la nuit, tel paysage, aussi complet et vivant que si elle l'avait eu sous les yeux. Entre les quatre murs de son cabinet de travail, note M. Doumic, „elle peignait encore d'après nature, d'après ce modèle surgi devant elle comme par enchantement, et où elle pouvait compter les feuilles des arbres et entendre le bruit de l'herbe qui pousse." Ajoutez à cela les brouillards de religion et de philosophie qui voltigeaient autour d'elle! N'oubliez pas que les aventures de son cœur et de son intelligence lui fourniront invariablement de la „copie!" Mettez du génie par là-dessus, et vous aurez l'œuvre la plus touffue, la plus sincère, la plus folle, la plus sage, la plus paisible, la plus tourmentée qui soit, mais où, en dernier ressort, l'optimisme triomphera. Au demeurant, elle avait beaucoup écrit avant que de publier: au couvent, un roman, en 1827, un *Voyage en Auvergne,* en 1829, un roman, en 1831, un autre roman paru

sous la signature collective de Jules Sand, *Rose et Blanche,* et qu'elle fit avec Jules Sandeau.

En 1832, Jules Sand est mort. C'est George Sand qui signe d'*Indiana.* Son dessein est de présenter un caractère de femme qui sera, dans son idée, le type de la femme moderne, et nous aurons le premier roman féministe, et nous n'aurons pas moins le roman de M^me^ Aurore Dudevant. Vous me dispenserez de vous donner, fût-ce en dix lignes, un résumé d'*Indiana.* Cette tragédie de la jeune fille mal mariée s'achève par un double suicide qui arracha des larmes aux contemporains; elle se traîne lentement à travers de la fausse sensibilité, de la déclamation, de l'éloquence et de la chimère. Mais les personnages y ont du relief, et la thèse sembla si concluante à tant de lectrices que le bataillon pâle, agaçant et frêle des femmes incomprises pourrait bien, comme l'affirme M. Doumic, „être sorti de la vogue d'*Indiana.*" A moins que ce ne soit du succès de *Valentine,* qui est de 1833 et dont les parties champêtres annoncent la George Sand de vingt ans après. Dans *Jacques* (1834), pour changer, nouveau réquisitoire contre le mariage. Seulement, c'est le mari qui a sujet de n'être point content. Le lamentable héros de ce récit pense comme George Sand, exactement: „Je ne me suis pas réconcilié avec la société, et le mariage est toujours, selon moi, une des plus barbares institutions qu'elle ait ébauchées. Je ne doute pas qu'il ne soit aboli, si l'espèce humaine fait quelque progrès vers la justice et la raison: un lien plus humain et non moins sacré remplacera celui-là, et saura assurer l'existence des enfants qui naîtront d'un homme et d'une femme, sans enchaîner à jamais la liberté l'un de l'autre. Mais les hommes sont trop grossiers, et les femmes trop lâches, pour demander une loi plus noble que la loi de fer qui les régit: à des êtres sans conscience et sans vertu, il faut de lourdes chaînes." Suppression du mariage, union libre! Nos féministes ne sont que l'écho de George Sand. La vulgarisation a précédé la théorie.

Nous touchons à la fameuse question des „amants de Venise". George Sand va tourner la dernière page du livre de sa jeunesse. Nous nous sommes promis de ne pas la tourner avec elle. George Sand, Musset! Que de vilaine encre d'imprimerie ne s'est pas figée sur leurs tumultueuses amours! Le débat est

clos. Mais M. Doumic n'a-t-il pas sacrifié à l'obsession anti-romantique, lorsqu'il a mis cette liaison orageuse au compte „d'une certaine conception de la littérature"? Rendrions-nous le classicisme responsable des erreurs passionnelles de Racine, ou des mœurs de M^me^ de Tencin? Les coups de folie sont de tous les temps et se moquent de toutes les écoles. Les „modes malfaisantes qui se traduisent dans la vie par des ruines" ne sont-elles pas des explications insuffisantes pour des défaillances imputables à des déficits de caractère bien plus qu'à des apports littéraires? Et si je m'ingéniais à discuter d'autres assertions de M. Doumic, ne lui reprocherais-je pas d'avoir repris sans contrôle la légende d'après laquelle, en 1793, on aurait répondu à Lavoisier, qui demandait un sursis après sa condamnation: „La République n'a pas besoin de chimistes?" Cette légende a été détruite par M. James Guillaume, dans ses *Etudes révolutionnaires* (1^ère^ série, p. 136 et suiv.). Et ne raille-t-il pas sans équité l'un des inspirateurs de George Sand, ce candide et ce profond Pierre Leroux, que deux écrivains qui ne sont pas de vulgaires jacobins, M. P.-Félix Thomas, professeur au lycée de Versailles, et M. Paul Stapfer, doyen honoraire de la Faculté des Lettres de Bordeaux, ont appelé, l'un, la tête la plus religieuse que la libre pensée ait produite en France, et l'autre, un vrai Saint-Jean-Baptiste du protestantisme libéral? M. Doumic est dur pour ceux qui n'ont pas l'heur d'être des conservateurs comme lui.

Mais voilà que je le contredis au lieu de le remercier. Son *George Sand,* quelques réserves qu'on puisse faire en se plaçant à un point de vue différent du sien, est l'une des études littéraires les plus avenantes et les plus creusées que j'ai lues depuis dix ans. On ne sera pas fâché que je l'aie pillé un peu, pour rédiger cet article sur la jeunesse de la grande romancière.

BERNE VIRGILE ROSSEL

□□□